

## L'art de la fugue

### La « Bohême » : émancipation du jeune homme et du poète

Carte des trajets de Rimbaud (1870-1873)



Rappelez les dates et les trajets des deux fugues d'Arthur Rimbaud en 1870.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

À Georges Izambard, à Douai  
Charleville, 24 septembre 1870.

MONSIEUR,

Je suis très inquiète et je ne comprends pas cette absence prolongée d'Arthur. Il a cependant dû comprendre par ma lettre du 17 qu'il ne devait pas rester un jour de plus à Douai ; d'un autre côté, la police fait des démarches pour savoir où il est passé, et je crains bien qu'avant le reçu de cette présente le petit drôle se fasse arrêter une seconde fois ; mais il n'aurait plus besoin de revenir car je le jure bien de ma vie je ne le recevrais plus (sic) est-il possible de comprendre la sottise de cet enfant, lui si sage et si tranquille ordinairement ; comment une telle folie a-t-elle pu venir à son esprit, quelqu'un l'y aurait-il soufflé : mais non je ne dois pas le croire. On est injuste aussi quand on est malheureux, soyez donc assez bon pour avancer dix francs à ce malheureux, et chassez-le, qu'il revienne vite. Je sors du bureau de poste où l'on m'a encore refusé un mandat, la ligne n'étant pas ouverte jusqu'à Douai. Que faire ? Je suis bien en peine. Que Dieu ne punisse pas la folie de ce malheureux enfant comme il le mérite.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous présenter mes respects.

V. RIMBAUD

1. Qui écrit cette lettre, et à qui ?

.....

2. Comment explique-t-elle la fugue d'Arthur ?

.....

Charleville, 25 août 1870.

Monsieur,

Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville ! — Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province. Sur cela, voyez-vous, je n'ai plus d'illusions. Parce qu'elle est à côté de Mézières, — une ville qu'on ne trouve pas, — parce qu'elle voit pérégriner dans ses rues deux ou trois cents de pioupious, cette benoîte population gesticule, prud'hommeusement spadassine, bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg ! C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers et tous les ventres, qui, chassepot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma patrie se lève !... Moi j'aime mieux la voir assise : ne remuez pas les bottes ! c'est mon principe.

Je suis dépaycé, malade, furieux, bête, renversé ; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries enfin ; j'espérais surtout des journaux, des livres... Rien ! Rien ! Le courrier n'envoie plus rien aux libraires ; Paris se moque de nous joliment : pas un seul livre nouveau ! c'est la mort ! Me voilà réduit, en fait de journaux, à l'honorable *Courrier des Ardennes*, — propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique : A. Pouillard ! Ce journal résume les aspirations, les vœux et les opinions de la population : ainsi jugez ! c'est du propre !... On est exilé dans sa patrie !!!

Heureusement, j'ai votre chambre : — Vous vous rappelez la permission que vous m'avez donnée. — J'ai emporté la moitié de vos livres ! J'ai pris *Le Diable à Paris*. Dites-moi un peu s'il y a jamais eu quelque chose de plus idiot que les dessins de Grandville ? — J'ai *Costal l'Indien*, j'ai *La Robe de Nessus*, deux romans intéressants. Puis, que vous dire ?... J'ai lu tous vos livres, tous ; il y a trois jours, je suis descendu aux *Épreuves*, puis aux *Glaneuses*, — oui ! j'ai relu ce volume ! — puis ce fut tout !... Plus rien ; votre bibliothèque, ma dernière planche de salut, était épuisée !... Le *Don Quichotte* m'apparut ; hier, j'ai passé, deux heures durant, la revue des bois de Doré : maintenant, je n'ai plus rien !

Je vous envoie des vers ; lisez cela un matin, au soleil, comme je les ai faits : vous n'êtes plus professeur, maintenant, j'espère !...

Vous aviez l'air de vouloir connaître Louisa Siefert, quand je vous ai prêté ses derniers vers ; je viens de me procurer des parties de son premier volume de poésies, les *Rayons perdus*, 4<sup>e</sup> édition. J'ai là une pièce très émue et borte belle, *Marguerite* ;

.....  
"Moi, j'étais à l'écart, tenant sur mes genoux  
Ma petite cousine aux grands yeux bleus si doux  
:  
C'est une ravissante enfant que Marguerite  
Avec ses cheveux blonds, sa bouche si petite  
Et son teint transparent...

.....  
Marguerite est trop jeune. Oh ! si c'était ma fille,  
Si j'avais une enfant, tête blonde et gentille,  
Fragile créature en qui je revivrais,  
Rose et candide avec de grands yeux indiscrets !  
Des larmes sourdent presque au bord de ma  
paupière

— C'est aussi beau que les plaintes d'Antigone, [ici, Rimbaud écrit le nom d'Antigone en alphabet grec], dans Sophocle.

J'ai les *Fêtes galantes* de Paul Verlaine, un joli in-12 écu. C'est fort bizarre, très drôle ; mais vraiment, c'est adorable. Parfois de fortes licences : ainsi,

Et la tigresse épou - vantable d'Hyrcanie

est un vers de ce volume. Achetez, je vous le conseille, La Bonne Chanson, un petit volume de vers du même poète : ça vient de paraître chez Lemerre ; je ne l'ai pas lu : rien n'arrive ici ; mais plusieurs journaux en disent beaucoup de bien.

Au revoir, envoyez-moi une lettre de 25 pages — poste restante — et bien vite !

A. RIMBAUD.

P. S. — À bientôt, des révélations sur la vie que je vais mener après... les vacances...

**Lettre à Georges Izambard, 25 août 1870, La lettre est adressée à l'adresse 29, rue de l'Abbaye-des-Prés, Douai, Nord, avec la mention "Très pressé".**



5. À la lecture de cette lettre du 29 août, expliquez dans quelle situation et quel état d'esprit se trouve Arthur ? Citez le texte pour justifier vos réponses.

.....

.....

.....

.....

.....

Charleville, le 2 novembre 1870.

Monsieur,

— A vous seul ceci.—

Je suis rentré à Charleville un jour après vous avoir quitté. Ma Mère m'a reçu, et je suis là... tout à fait oisif. Ma mère ne me mettrait en pension qu'en janvier 71.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse.

Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre, et... un tas de choses que "ça fait pitié", n'est-ce pas ? Je devais repartir aujourd'hui même ; je le pouvais : j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre, et vive la liberté ! — Donc je suis resté ! je suis resté ! — et je voudrai repartir encore bien des fois. — Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons. — Mais je resterai, je resterai. Je n'ai pas promis cela ! Mais je le ferai pour mériter votre affection : vous me l'avez dit. Je la mériterai.

Le reconnaissance que je vous ai, je ne saurais pas vous l'exprimer aujourd'hui plus que l'autre jour. Je vous la prouverai. Il s'agirait de faire quelque chose pour vous, que je mourrais pour le faire, — je vous en donne ma parole.— J'ai encore un tas de choses à dire...

Ce "sans-cœur" de

A. RIMBAUD.

Guerre : — pas de siège de Mézières. Pour quand ? On n'en parle pas. J'ai fait votre commission à M. Deverrière, et, s'il faut faire plus, je le ferai. — Par-ci, par là, des francs-tirades. — Abominable prurigo d'idiotisme, tel est l'esprit de la population. On en entend de belles, allez. C'est dissolvant.

6. Dans cette lettre du 2 novembre, quelle expression résume ce qui l'a poussé à partir dans les semaines précédentes ? Commentez-la.

.....

.....

.....

.....

### SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.  
20 avril 1870.